

Réflexions sur le système

M. Jacques Berger et Simon Laflamme sont parents et professeurs; à ce titre, ils s'intéressent à toutes les questions qui relèvent de l'éducation. Ils nous livrent, dans ce texte, leurs réflexions sur notre système d'enseignement.

Minorité et éducation

En 1989, l'Éducational Testing Service publiait *A World of Difference*. L'ouvrage révélait que les Franco-Ontariens se classaient avant-derniers pour les performances en mathématiques ou en science. Il montrait que seuls les Américains sont pires qu'eux. Il indiquait qu'en dehors du pays, Coréens, Espagnols, Britanniques, Irlandais réalisaient tous de meilleures performances. Il signalait qu'au sein du pays, en Colombie-Britannique, au Québec et au Nouveau-Brunswick, qu'il s'agisse dans ces deux provinces des francophones ou des anglophones, les jeunes atteignent des scores qui sont, en moyenne, supérieurs aux leurs. Il apprenait qu'en Ontario, les anglophones surpassent les francophones.

À l'Université Laurentienne, les étudiants sont soumis à un test d'aptitudes linguistiques. Chaque année, la proportion des échecs est d'environ 75%. Le test démontre que 75% des francophones qui s'inscrivent à l'Université ne sont pas en mesure de construire un texte.

À l'Université Laurentienne, les étudiants qui veulent s'inscrire après trois années d'université, au programme qui leur attribuerait un diplôme d'enseignement doivent, eux aussi, s'exposer à un test de compétence linguistique. Une partie de ce test consiste en une composition. Voici deux exemples tirés de ces compositions:

«Ce n'est pas toujours la vérité qu'on parle dans ces publicités. Étant un commerce on fait tout tant qu'il nous rapporte l'argent même si cela fait mal, par exemple, à la santé du consommateur à voir la publicité qu'on fait (surtout dans le tiers monde) pour les cigarettes et les boissons alcooliques.»

«Jadis, le suicide était commun entre les pauvres du 16^e siècle. Ces derniers étaient exigés de suivre à la lettre tous les directives du roi. Ils consistaient, soit de lui donner leurs récoltes, soit leur argent et même parfois leur fille si le roi en trouvait jouissance! La pénalité que les paysans subissaient pour avoir désobéi au roi était la mort. Vous pouvez voir que ces pauvres ne pouvaient pas gagner ni d'un bord, ni de l'autre.»

Il me faudrait pas croire que ces deux exemples sont le fruit d'une longue recherche dans d'innombrables travaux d'étudiants; ils ont été pris presque au hasard dans des textes écrits le même jour au cours de la même session d'examen. Ce qu'ils révèlent et qui se retrouve dans presque tout ce qu'écrivent nos étudiants, ce n'est pas tant des incorrections grammaticales et des fautes d'orthographe qu'une désintégration presque complète de la pensée. On pourrait même dire qu'ils confirment que l'enseignement de la grammaire, a été conduit - les verbes s'accordent, les pluriels sont identifiés - mais qu'on a oublié, et il semblerait qu'il y a bien longtemps, de rappeler à leurs auteurs qu'ils écrivent et pas seulement mettre des mots les uns après les autres.

Ces données témoignent, selon nous, d'un grand malaise dans l'éducation franco-ontarienne. Quatre attitudes sont possibles. On peut, d'abord, fermer les yeux et faire comme si l'on n'avait pas de problème. On peut, ensuite, nier le problème, en minimiser l'ampleur; on trouvera alors tous les moyens pour invalider les enquêtes qui relèvent ce qu'on ne veut pas voir; on déclarera trop difficiles les tests auxquels doivent se soumettre les étudiants; on cherchera à disqualifier les personnes qui dénoncent la situation. On peut aussi, bien sûr, dire que les Franco-Ontariens, étant minoritaires, sont désavantagés, qu'il n'y a pas à chercher plus loin, que c'est bien là la cause de tous leurs maux. On peut, enfin, essayer de comprendre en quoi consiste le malaise et espérer en voir un jour le dépassement. Cette quatrième option est celle que nous retenons. Car ce malaise, nous le ressentons; nous ne pouvons pas, en toute honnêteté, nous faire croire qu'il n'est pas là; nos étudiants nous le crient autant par leurs efforts à saisir ou à transmettre leurs connaissances que par leurs propres aveux. Car ce malaise, nous savons que nous ne sommes pas les seuls à l'éprouver: des instituteurs, des jeunes, des parents en partent, parfois timidement, parfois rageusement. C'est à ces personnes là et à toutes celles qui considèrent que le système d'éducation est perfectible que nous voulons offrir notre réflexion.

Nous croyons qu'il y a réellement un problème dans le système d'éducation, notamment dans le système d'éducation franco-ontarienne; nous croyons que les compétences des étudiants franco-ontariens sont inférieures à celles d'autres étudiants ailleurs; en tout cas, nous croyons que le système d'éducation franco-ontarien ne fait pas honneur à l'intelligence des personnes qu'il a pour mission d'instruire. Mais nous ne croyons pas que ce problème est exclusivement franco-ontarien. Il y a, ailleurs au Canada ou dans le monde, des étudiants dont les performances ne sont pas meilleures que celles des Franco-Ontariens. Mais qu'est-ce que cela peut-il bien faire? Faut-il en tirer un prétexte pour ne pas former d'excellents enseignants et d'excellents élèves? Faut-il accorder quelque crédibilité à l'argument qu'il dit «là-bas c'est aussi mauvais qu'ici»; restons mauvais? Le système d'éducation Franco-Ontarien ne doit-il pas aux étudiants qu'il instruit d'être parmi les meilleurs au monde? Et puis quand on est minoritaire, on ne peut pas se permettre de viser autre chose que l'excellence; en tout cas, on ne peut pas s'autoriser de n'avoir pour

objectif que la médiocrité. Il faut savoir que la minoritaire n'est pas a priori condamnée à être moins compétente que la majoritaire. Il y a, dans le monde, des castes, des peuples minoritaires dont les compétences n'ont rien à envier à celles des majoritaires. Les difficultés des Franco-Ontariens ne peuvent être entièrement imputées au fait de la domination anglophone.

Un malaise général

Passer de l'anglais ne constitue, pour le francophone, qu'une fausse solution. Premièrement, il a toute la réalité ethnique à perdre. Deuxièmement, il doit apprendre à l'aide de méthodes et de moyens qui ne correspondent pas à sa réalité - ce qui, au mieux, ralentit sa capacité d'apprentissage, au pis, le rebute inexorablement. Et combien d'ouvrages ont démontré que les études en anglais éloignent les francophones, empêchant le développement de l'éthnie? Notre expérience en enseignement nous a appris que, sauf exception, les problèmes d'écriture des francophones ne se résolvent pas par un transfert linguistique, aussi bons se perçoivent-ils dans leur langue seconde. Dans la majorité des cas, les jeunes transportent les ennuis de leur langue première dans leur langue seconde ou ajoutent à leurs propres embarras ceux de leurs collègues anglophones. Car, troisièmement, en matière de création écrite, les anglophones ont bien peu à leur enseigner. Les Franco-Ontariens doivent savoir que le système d'éducation anglo-ontarien n'est pas infiniment supérieur au leur. Si les anglophones font légèrement mieux en science, ils sont loin de surpasser les francophones en rédaction.

En effet, il est important de savoir qu'à un test de compétence dont nous parlons plus haut, les étudiants anglophones de l'Université Laurentienne ne font pas mieux que leurs collègues francophones. Eux aussi échouent et ce dans exactement les mêmes proportions, en montrant les mêmes difficultés avec leur langue, en donnant de nombreux exemples de leur incompréhension à penser et à communiquer. On peut lire dans des rédactions d'anglophones anglophones leur troisième ou quatrième année d'université des textes comme ceux qui suivent.

«Every individual in society has someone close to them that they call a friend. Others have more friends than others. To start off let's define the term «friend» well. A friend is a person, not usually a relation or lover who feels mutual affection and regard for another. Not every person can be classified under this definition. There are many classifications that one can have such as acquaintances, business associates and best friends.»

«In my life, I have about five types of friends all in which I care about very much. There are my working friends, my school friends, my personal friends, those friends in which I grew up with and last but not least my boy friend.

Working can sometimes be unpleasant, especially if you don't like who you work with, I work part time at «X» and find it very amusing especially since all the staff there are considered very dear friends of mine.»

On peut faire ici les mêmes observations que précédemment en ce qui concerne la désintégration de la pensée et cette constatation remet certes en question la supériorité des anglophones, tout majoritaires qu'ils soient.

Le court espace qui sépare les Franco-Ontariens des Anglo-Ontariens a sans doute pour cause, à partiellement elle, le fait que les francophones n'ont pas réellement joué, au niveau de leurs conseils scolaires, de l'autonomie qui leur aurait permis de créer des programmes qui auraient correspondu à leur identité. Quoiqu'il en soit, les tests d'aptitudes à la rédaction démontrent que francophones et anglophones éprouvent des difficultés comparables.

Et force est de reconnaître que ces difficultés ne sont pas bénignes. C'est même leur gravité qui nous contraint à réclamer l'attention du lecteur. Le problème n'est pas que les jeunes font des fautes d'orthographe ou de grammaire. S'il se résumait à cela, il n'y aurait pas de drame. Le drame, c'est qu'une multitude de jeunes, et parmi les plus instruits, ne sont pas en mesure ni de transmettre des connaissances, ni d'en produire. Le drame, c'est qu'une multitude de jeunes sont coincés dans leur intelligence, incapables de créer, avec elle, incapables de dire leurs souffrances, leurs joies, leurs intuitions. Le drame, c'est que pour une multitude de jeunes, l'intelligence s'arrête avec l'intuition, l'intelligence n'arrive pas à s'élever à un niveau analytique. Le drame, donc, c'est que trop de jeunes sont condamnés à se soumettre à ceux qui pensent pour eux, à ceux qui communiquent des savoirs, si fragiles soient ces savoirs. Combien de jeunes perdent des idées qu'ils ne sont pas capables de transmettre, de faire comprendre, qui ne peuvent compter que sur la bienveillance de leur interlocuteur pour communiquer des messages, à coup de «I sais» «vous dire» ou de «you know what I mean»? Combien de jeunes, malgré une bonne volonté indiscutable, n'arrivent pas à se communiquer à eux-mêmes leur vécu, ou même les raisons des opinions qu'ils ont. Il est là le problème. Nous ne disons pas que les jeunes doivent apprendre à ne pas faire de fautes. Nous disons qu'on doit enseigner aux jeunes à communiquer, à penser, à dire le monde qui les entoure, à dire leur monde. Nous disons qu'on doit les préparer à toujours pouvoir comprendre le monde. Car ils sont ceux que la

société peut écouter pour les mieux servir. Car une société dépend constamment de l'aptitude des jeunes à pouvoir raconter le monde. Car, de toute façon, les jeunes s'expriment, qui, demain, commanderont à partir d'une vision du monde. Mais pour rendre à penser, ce n'est pas apprendre à dire n'importe quoi n'importe comment. Apprendre à penser, c'est apprendre à structurer des idées à partir d'instruments logiques. Et la pensée n'a de valeur sociale que lorsqu'elle est communiquée, que lorsque la personne qui la formule peut la faire saisir par les individus, les pouvoirs qui constituent et déterminent son environnement. Or, communiquer ce qu'on est, c'est savoir manier une langue dans toute sa latitude, c'est savoir utiliser les instruments langagiers qui permettront de dire précisément ce qui est pour soi, afin de faire comprendre son être ou ce qui est perçu par lui dans son extrême précision; utiliser les instruments langagiers, c'est transposer son intuition en des termes qui font de chaque être une réalité sociale importante, incontournable. Quand l'individu ne peut pas dire précisément ce qu'il est, il abandonne son être à ceux qui le disent pour lui.

Le système d'éducation devrait fournir cette richesse à toutes les personnes qu'il forme. Il nous semble qu'il ne le fait pas. Il nous semble pourtant que les jeunes ont toutes les dispositions qui pourraient leur permettre d'acquiescer cette richesse: la richesse de dire non seulement «je pense ceci» mais aussi de pouvoir comprendre l'autre et de lui dire, par exemple, «je trouve cette position acceptable pour telle et telle raison», ou encore «je trouve que votre argument est solide mais je ne puis le soutenir parce que je pense cela», ou même plus «votre position me semble mieux articulée que la mienne, il me faut, par conséquent, ou bien reformuler la mienne ou bien accepter la vôtre...». Combien de jeunes n'ont pas les moyens d'utiliser des structures langagiers qui leur permettent d'exprimer la complexité de leur joie, de leur douleur, de leurs préoccupations? Nous ne sommes pas en train de dire que l'école ne doit former que des élites. Nous croyons qu'il ne devrait pas être le propre de l'élite de pouvoir se communiquer au monde et de pouvoir comprendre le monde. Nous croyons que l'école devrait garantir cela à tous ses élèves. La socialisation de l'éducation, ce n'est pas inéluctablement la diminution des exigences pédagogiques. Soulignons que plus est grande, dans une société, la proportion des individus qui sont instruits et plus est élevée le niveau de cette instruction, meilleure est la condition de cette société. Rappelons que l'éducation, c'est l'espoir des peuples. Mais ce n'est pas forcément parce qu'une société compte tant d'individus de tel niveau qu'elle est plus instruite qu'une autre qui en compte un peu moins. C'est, en réalité, ce que les individus de tel niveau peuvent faire de cette instruction qui détermine la qualité de l'éducation et, par conséquent, de la société. Or, il nous semble que les exigences de notre système d'éducation ont tendance à fléchir. Et nous ne comprenons pas cette logique qui assure que plus les écoles sont fréquentées, plus doivent être faibles les normes? La diminution des exigences pédagogiques, c'est, selon nous, le choix ou le problème d'un système d'éducation.

Des pensées et des chiffres

L'éducation est devenue un système. Et il n'y a rien de bien extraordinaire à cela; tout le monde aujourd'hui doit être scolarisé et l'école doit maintenant faire face à la masse. On ne peut plus se contenter de petites solutions particulières et si l'on veut que l'ensemble ait une certaine crédibilité, il faut voir grand, il faut que tout le monde y trouve son compte. Et ce système, ce n'est plus seulement la pédagogie et l'apprentissage qui en retirent les jeunes, c'est aussi de l'immobilier, c'est du matériel, c'est une administration, ce sont des syndicats, c'est une comptabilité, ce sont des réseaux de pouvoir, c'est un énorme budget, ce sont des parents. Et, comme dans tout système, pour que les choses aillent bien, il faut que TOUS les rouages soient bien huilés. Et pour que le petit objectif, devenu presque insignifiant, de former les jeunes donne l'impression de se réaliser, il faut que fonctionne parfaitement la gigantesque machine. Il faut que les écoles soient chauffées, que la religion souhaitée soit à la place souhaitée, que les livres soient distribués, que les puissants y trouvent leur compte, que les Juifs, dûment chargés de la population adéquate, arrivent à l'heure, que le ménage soit fait, que les parents soient satisfaits, que les commissaires aient leur mot à dire, que la sécurité soit respectée, que les coups feu soient toujours fermés, que le «progress» soit constant, que les statistiques soient validées, que les enseignants soient promus... Dans un monde où tout doit se soumettre à la rigueur scientifique, il fallait bien qu'on se mette à évaluer le rendement d'une machine aussi vitale au bon être de la société. Il était bien normal qu'on en arrive à mesurer l'efficacité du système plus par l'état d'équilibre du budget que par cette chose diffuse et nuancée qu'est l'apprentissage de l'enfant. Il est en effet plus objectif - et donc plus vrai - de calculer les actifs et les passifs de la compagnie que de mesurer l'impact qu'aura une nouvelle habileté sur l'avenir lointain d'un enfant. Il n'est que de lire les journaux pour comprendre que les difficultés du système varient proportionnellement aux fluctuations du nombre des étudiants dans les régions.

Dans cet environnement de bilans, de pourcentages, de taux, de nombre d'étudiants par kilomètre carré, de quoi a-t-on la capacité de lire du petit John, l'habileté à compter de la petite Géraldine. Bien sûr, si cela était présenté sous forme de statistiques, on pourrait peut-être mieux comprendre...

ystème d'éducation

Alors, l'éducation elle-même, cette enfant pauvre de l'Éducation s'est-elle aussi fait prendre au piège du système. Risque l'administration veut des chiffres, que c'est ce que souhaitent les parents, ce qui requiert le Ministre, on va leur en donner. Et comme il est difficile de mesurer l'efficacité d'une phrase bien tournée, on va faire de la grammaire ponctuelle: un pronom relatif: un point, un imparfait: un point. Et comme il est difficile de mesurer l'habileté d'un humain à faire honneur à ses idées, on complètera les fautes d'orthographe: un accent: 1/2 point; un «s» au pluriel: un point. Et comme il est impossible, avec tant de monde, d'évaluer comment s'affine le sens mathématique, on se contentera de multiplier les exercices ponctuels aisément chiffrables. Et comme on parle de connaissance: et à l'époque de l'ordinateur, connaissance égale information: on fera le recensement des mots-clés et autres concepts: un bon mot: un point; un mauvais mot: un point de moins. Les «alors que», les «or», les «néanmoins» et autres «par contre», il faut connaître l'auteur pour en saisir la valeur, on verra ça plus tard. Et au fond, pourquoi même se soucier d'un texte, d'un ensemble cohérent, c'est trop complexe pour une évaluation objective: une chose est vraie ou fausse alors pourquoi ne pas s'adonner à cette objectivité parfaite qu'est le choix multiples? À la fin du mois, du trimestre, de l'année, on additionne, on fait la moyenne, on multiplie par le coefficient voulu, on valide et on a le résultat de l'éducation. Et puis, quand on a tant d'élèves à s'occuper, comment pourrait-on sérieusement s'occuper du développement de la pensée de chacun? Il mieux qu'on puisse faire, c'est de s'arranger pour qu'ils agissent tous pareil: un point pour une bonne action, un point de moins pour une mauvaise. Il n'y a qu'à parler à des étudiants pour se rendre compte que la seule chose qui compte dans un cours, c'est la note: on refuse même de faire des travaux s'ils ne reçoivent pas le sceau de qualité prouvé par un chiffre. Il n'y a qu'à parler avec des parents pour s'apercevoir que la seule chose qu'ils considèrent dans l'apprentissage de leurs enfants c'est la note qu'ils obtiennent. Et on est prêt à tout, même aux poursuites judiciaires, si la note n'est pas suffisante. Il n'est pas rare que des administrations trafiquent les notes pour les faire coller avec les statistiques! À l'université, par exemple, les professeurs n'ont pas le droit de divulguer les notes finales; l'administration se réserve le droit de les changer...

Et si tout cela est bien fait, on obtient de bons résultats, telle école peut se dire meilleure que telle autre dans des proportions de tant pour-cent, les parents croient être au courant de ce qui se passe à l'école, les augmentations d'impôts se justifient et l'on peut en toute tranquillité affirmer que l'éducation se porte bien.

Un sondage effectué au Canada en 1984 par The Gallup Poll Limited sous la direction de l'Association canadienne d'éducation et qui interrogeait plus de 2000 adultes sur l'éducation d'aujourd'hui illustre bien le problème et la contradiction qu'il distille.

Dans un volet traitant de la comparaison entre l'école d'hier et d'aujourd'hui, on remarque, à contre-cœur, que «Les pourcentages des répondants estimant que l'école est pire que de leur temps peuvent être jugés malheureusement trop élevés». Plus grave est la constatation que, dans un système scolaire soi-disant en plein progrès, plus de gens se groupent pour dire qu'il n'y a eu «aucun changement» ou qu'il y a eu «déterioration» en ce qui touche à la direction des écoles, la compétence des enseignants, l'intérêt des enseignants pour les élèves, les normes et l'impression générale. Cela est bien sûr fort aléatoire et l'on sait, depuis longtemps, que l'époque actuelle est souvent, dans l'esprit des gens, pire que l'époque passée. Il y a pourtant un autre résultat qui ne laisse pas d'inquiéter: en ce qui concerne les programmes d'étude, les répondants trouvent en majorité qu'il y a eu amélioration. On reconnaît donc que les programmes se sont améliorés et l'on affirme en même temps que les normes sont tombées. On a de meilleurs manuels, mais Géraldine sait moins bien lire!

Et John et Géraldine ne savent toujours pas penser et, après seize ou dix-sept ans de scolarité, ils écrivent encore des inepties.

Des humains dans un système

Mais, coïncé de toutes parts, contredit à tous moments par la machine, l'enseignant, dans l'intimité de sa salle de classe, n'en est pas moins conscient qu'il a affaire à des êtres humains, à des individus, chacun digne d'une attention particulière. Et souvent, devant l'écart qu'il constate entre la note objective qu'il devrait donner et la réalité de l'être qui lui fait face, il se rend compte que quelque chose «cloche» et, bon bourgeois au fond, il s'efforce de trouver à ses élèves des circonstances atténuantes, à leur donner le bénéfice du doute. La dure «objectivité» des chiffres n'est pas à l'image de la personne. Il sent qu'il doit apporter un peu d'humanité à son action. Mais, comme ce chiffre est tout de même ce qui compte, il en tempère l'impact par une réflexion secondaire et secrète. Il découvre un «effort» derrière un texte illisible, il détecte un «progrès» dans un projet raté, il entrevoit ce que son élève «veut dire» dans la bouillie d'une réflexion, il donne le bénéfice du doute. Et il a raison, cet enseignant, car c'est cela, sa tâche: former des êtres humains. Mais le système est là qui veille. Les notes qui lui sont transmises, et qui sont censées représenter des standards, sont en réalité le piètre compromis d'un enseignant qui croit en sa mission. Cette image que l'instituteur voudrait donner d'un être en pleine évolution est égoïste comme un absolu mesurant une compétence. Et c'est sur cette base faussée au départ que l'éducation se congratule.

Les conséquences de cet état de choses sont dramatiques. L'élève, d'une part, se construit des illusions sur des résultats dont personne n'est en réalité en mesure de lui donner la signification: combien sont-ils, ceux et celles qui, durant leur première année d'université, sont confrontés à cette dure réalité que les critères d'évaluation sont fondamentalement différents de ce qu'ils étaient au secondaire et qui doivent réévaluer complètement ce qu'ils croyaient être leur compétence. D'autre part, et c'est peut-être encore plus grave, l'enseignant perd contact avec les standards qu'il est censé appliquer et il a vraisemblablement perdu ce sens critique qui devrait lui permettre de dire à ses élèves: «Oui, je vois ce que tu veux dire, mais hélas, ce n'est pas ce que tu veux». L'enseignant, dans son oeuvre d'évaluation, participe donc, lui aussi, et de bonne foi, de la contradiction profonde véhiculée par le système.

Nous sommes en présence du système d'éducation le plus formidable qui soit qui traite les John et les Géraldine moyens avec tous les égards dus à leur qualité d'élève. La preuve, la plupart réussissent, suivent sans heurt le chemin tracé par éducateurs et fonctionnaires. Pardi, si les élèves échouaient, cela signifierait que le système aussi échoue! Les individus entrent à un bout de la machine et en ressortent à l'autre bout dûment estampillés. Et tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes n'était la vraie Géraldine qui ne sait toujours pas lire en 8e année, le John en chair et en os, à seize ans, s'attelle encore, par écrit, à la tâche ingrate de découvrir combien il doit payer 10 plumes à 1,95\$ pièce. Qu'à cela ne tienne, le système ne se laisse démonter: face à cette contradiction, il s'est inventé les surdoutes, les sous-doutes, les avancés, les généraux, les lents, bref un moyen de traiter la masse de ceux qui ne s'inscrivent pas normalement dans les courbes du ministère. Et ce monstre multicéphale, multivalent, multilingue, multiforme, multicompetence, tue quotidiennement de résoudre les contradictions profondes qui le blessent. Le résultat, c'est que le système marche parfaitement en apparence mais qu'il a perdu en chemin, et il y a longtemps, les jeunes dont il avait la charge.

Heureusement, il reste encore quelques enseignants, ici et là, qui, contre vents et marées, contre règlements et directives, en dépit des multiples embûches que la bureaucratie sème sur leur chemin, se préoccupent quand même de ce que leurs élèves apprennent. Mais leur action n'est-elle pas futile face à un tel monolythe? Car les conséquences de cette éducation vont bien plus loin que le fait de ne savoir ni lire ni compter. Après tout, l'analphabétisme ne signifie pas forcément imbecillité. Ce qui est pernicieux, dans cette situation, c'est que l'élève croit qu'il apprend parce qu'on reçoit de l'information et que notes et statistiques le prouvent, mais en qu'on ne réalise pas qu'information n'est pas connaissance. Et en ce sens, le jeu «Quelques arpents de pièges», par exemple, est un affront à la connaissance. Mais il entre bien dans le cadre de cet apprentissage facilement chiffrable prôné par l'école moderne où la manipulation prend le dessus au détriment de la réflexion. On met des mots dans des trous, on cherche systématiquement des synonymes, on met automatiquement deux adjectifs par nom; on sépare le vrai du faux sous la direction d'un ordinateur. Les mots ne génèrent plus ni sens ni images, les nombres perdent leur signification, la connaissance perd sa substance. Définition de «gouvernement», huitième année, écoles publiques anglaises: une activité propre à tout groupe humain. Rien de plus! La raison s'égare. L'analogie avec l'ordinateur est obsédante: un capteur d'information, une commande et zap on sait! Input, output. Il y a un processus dynamique qui permet, en combinant des idées, de créer d'autres idées, la réflexion devient simple juxtaposition de capsules d'information. Au lieu de procéder de façon circulaire et créatrice, la pensée de nos jeunes est linéaire et cumulative. On traite la première idée, puis on traite la suivante, puis la suivante. «Comprendre» quelque chose revient seulement à en avoir absorbé chacun des éléments à tour de rôle. À l'école, conduit par une mécanique enseignante, on apprend les règles qui régissent l'expression de soi! Mais en fait d'expression de soi, ce qu'on fait ressemble bien plus à de l'expression de l'autre. Si on a réussi à le comprendre! Dans le cas contraire, il ne reste plus rien... Les symptômes de ceci sont évidents pour qui veut les voir, donnons seulement quelques anecdotes. Une étudiante de première année d'université devait justifier l'accord du participe dans la phrase: «Il m'a laissé seule à la maison.» sans hésiter, elle a débité l'explication suivante: «Il m'a laissé quoi? Seule à la maison, placé après, pas d'accord». Mécanique. Un élève de 12e année, bon en sciences, voit un thermomètre éclater dans la chaleur du soleil; sa réaction: «Ça va être bon pour les thermomètres de switcher en centigrade!». Mécanique.

Éducation et société

Mais ce système, il appartient à la société qui l'embête. Dans une société où les élèves trouvent suspects leurs collègues qui lisent, dans une société où les jeunes bannisent la personne qui utilise le moindre mot non usuel, dans une société où il est mal vu à tous les niveaux de déborder d'un cadre linguistique, dans une société où l'école apparaît inessentielle à maints parents, dans une société où la note du fils ou de la fille importe davantage au parent que le savoir qui y correspond, dans une société où l'élève tient davantage à avoir un bon bulletin qu'à acquiescer des connaissances, dans une société où les parents ne souhaitent pas trop aider les enfants à faire des devoirs, dans une société où les heures de devoir, comme les heures d'enseignement, même comme les journées scolaires doivent être les plus

courtes possibles, il ne faut pas s'étonner que le système d'éducation, éprouve des difficultés. En fait, ne faut-il pas se demander si l'école ne correspond pas, au fond, à ce qui a été, d'une certaine façon, attendu d'elle, à ce qui a été investi en elle? Et si, d'une autre façon, ce qu'elle est ne correspond pas à ce qui est attendu, n'est-il pas le moment de la questionner et de contribuer à son renouvellement?

S'il y a réellement un problème dans le système d'éducation, il n'y a certainement pas de coupable. Chercher à identifier des individus ou même des organismes auxquels on pourrait attribuer tous les maux serait une vaine entreprise. Un système d'éducation n'est pas le simple reflet d'individus isolés ou d'organismes. Il est à l'image de tous les professeurs qui y enseignent à tous les niveaux, de tous les parents qui y envoient leurs enfants, de tous les étudiants et les étudiantes qui le fréquentent, de tous les administrateurs qui le gèrent, de tous les employeurs qui embauchent ses diplômés. Il est aussi, et c'est infiniment plus difficile à évaluer, le reflet d'une économie, le reflet d'une culture, d'un mode de vie, d'aspirations qui n'ont rien à voir avec l'école elle-même. Ce qu'il y a en ce qu'une société en fait, plus ou moins consciemment. S'il n'y a pas de coupable: il y a une multitude d'responsables, partout en dehors de l'école, mais aussi à l'intérieur de l'école, au primaire, au secondaire, au postsecondaire. Et si ces responsables, à tous les niveaux, trouvent que ce que réalise le système ne s'harmonise plus à leur idéal, c'est à eux, grâce à leurs multiples interventions en tous genres, de le remodeler afin qu'il corresponde à cet idéal. Un système d'éducation n'est pas qu'un système d'éducation. Il est une composante d'une société. Une des principales composantes. Et les réalisations de ce système sont les réalisations de la société de demain. L'avenir d'une société est à l'image des réalisations des étudiants qui passent par ses écoles.

On a souvent l'impression que l'on ne sait plus exactement ce à quoi sert l'école. Ce qui, jadis, semblait clair, se brouille dans la rapidité avec laquelle les choses évoluent aujourd'hui. Le savoir est devenu beaucoup plus «fonctionnel» qu'il ne l'était, c'est du moins ce qu'il y paraît, et l'on comprend qu'entre se former à la pratique de la réflexion et se former à l'application pratique de certaines stratégies de réflexion la distinction ne soit pas nette. Et il faut bien reconnaître qu'on ne va guère à l'école pour apprendre mais plutôt pour en retirer un avenir. Nous ne prendrions pour preuve de ceci que la difficulté qu'éprouvent les parents, dès l'entrée de leurs enfants au secondaire, à sélectionner non pas les cours qui pourraient satisfaire les besoins actuels de leurs enfants, mais les cours qui les prépareront le mieux à une carrière. L'entrée illusoire dans une carrière, dans quelques cinq ans, prévaut sur les difficultés que rencontrent les enfants aujourd'hui. Et quand on prend conscience de l'inconnu que représente ce futur, de la fragilité de cet avenir, on comprend que le système flotte. Ne regrettera-t-on pas, dans cet avenir proche, d'avoir appris à manipuler une machine maintenant désuète, plutôt que d'avoir appris à s'ouvrir à toutes les machines possibles?

Était-ce mieux auparavant? Cela n'a pas vraiment d'importance. Certaines personnes aiment à dire que, dans une société passée, seuls quelques individus parvenaient à de hauts niveaux d'instruction; il en serait tout simplement de même aujourd'hui. Cet argument est fallacieux. Certes il reconnaît les méfaits du système actuel, en affirmant que, de toute façon, seuls quelques élus savent en profiter aujourd'hui. Mais il néglige le fait que l'infrastructure d'antan n'était pas celle d'aujourd'hui. Il présuppose que, quelle que soit l'infrastructure éducative, seul un petit nombre parviendra à en tirer de réels bénéfices. Nous rejetons cette position. Nous croyons que plus est généralisée l'infrastructure et meilleure est la qualité de l'enseignement, plus grand sera le nombre des personnes qui pourront en bénéficier et meilleure sera leur compétence.

Là où les choses s'aggravent, c'est quand on constate que c'est ce système médiocrité qui se forme lui-même ses propres enseignants, qu'il assure lui-même la reproduction de son handicap. Spirale descendante dont nous avons vu la preuve tangible plus haut, dont nous continuons de voir la preuve tangible dans les travaux des futurs enseignants, dans les valeurs qu'ils véhiculent et qu'ils révèlent dans tests et interviews. Il faut se rendre à l'évidence et accepter le fait que bon nombre d'étudiants se dirigent vers l'éducation, en ce moment, seulement... parce qu'ils ont peur de la pénurie d'enseignants s'annonçant prometteuse. Et on peut les comprendre: ils ont aussi le droit de manger! Mais là où les choses se compliquent, c'est quand on entend de ces mêmes candidats à la carrière s'élever contre le fait qu'on leur impose des tests pour s'assurer d'un minimum de compétence: «on a besoin d'instituteurs; qu'est-ce que ça peut faire que je sois bon ou mauvais?» s'entend-on dire. L'ouï l'on frémit, c'est quand on entend d'autres avouer: «On ne veut pas de moi autre part; mes points sont pas assez bons!». Et là où l'on pâtit, c'est quand on voit les écoles normales faire preuve de mansuétude face à l'obligation de garder leurs portes ouvertes d'une part - leur fonctionnement repose sur les nombres, pas sur les résultats - face à l'obligation de FOURNIR les enseignants d'autre part. Pris certes entre l'arbre et l'écorce, les écoles normales n'en évoquent pas moins l'autre image obsédante de la fabrique de saussé: le système, pour revenir à lui, produit donc des enseignants de qualité inférieure qui, à leur tour, distribueront un enseignement inférieur qui produira des étudiants inférieurs qui deviendront eux-mêmes...

Absurdité d'un système qui fonctionne sur une base économique plutôt qu'en fonction d'objectifs éducatifs. Logique d'un système qui, quels que soient ses objectifs éducatifs, est bien obligé de fonctionner dans le cadre des contraintes économiques de l'époque. Absurdité, finalement, d'une logique absurde!

Jacques Berger
Simon Laflamme